**RÜRUP, Reinhard, *Schicksale und Karrieren.*
Gedenkbuch für die von den Nationalsozialisten aus der
Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft vertriebenen
*Forscherinnen und Forscher***

Elsa Vonau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1860>

DOI : 10.4000/ifha.1860

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Elsa Vonau, « RÜRUP, Reinhard, *Schicksale und Karrieren. Gedenkbuch für die von den Nationalsozialisten aus der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft vertriebenen Forscherinnen und Forscher* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1860>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

RÜRUP, Reinhard, Schicksale und Karrieren. Gedenkbuch für die von den Nationalsozialisten aus der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft vertriebenen Forscherinnen und Forscher

Elsa Vonau

Les deux ouvrages recensés participent d'un programme collectif de recherche qui fut mené entre 1999 et 2004. Il se proposait d'analyser les rapports de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft et notamment celui de ses élites scientifiques avec le régime national-socialiste. L'enjeu était de taille puisque derrière cette institution de recherche, fondée en 1911 pour promouvoir une recherche en marge du système universitaire et largement financée par les capitaux privés, se profile le fameux organisme de recherche allemand qui lui succéda en 1946, la Max-Planck-Gesellschaft. Les responsables du programme entendaient enfin balayer le mythe accrédité après-guerre par les responsables de la Max-Planck-Gesellschaft selon lequel leur Société aurait traversé le IIIe Reich comme on va au martyre. Une telle démarche, loin d'être un acte isolé, s'inscrit dans une tendance actuelle de l'historiographie allemande. Ainsi, le programme de recherche « Wissenschaft, Politik und Gesellschaft » (DFG Schwerpunktprogramm 1143 : « Wissenschaft, Politik und Gesellschaft, Deutschland im internationalen Zusammenhang im späten 19. und im 20. Jahrhundert: Personen, Institutionen, Diskurse ») fut à l'origine promu par la DFG afin de jeter un regard critique sur ses compromissions avec le régime national-socialiste. Les deux programmes cités ont de surcroît en commun d'aborder le champ scientifique dans ses interactions avec le politique et la sphère militaire.

Dans l'intention de dénouer ces enchevêtrements, R.H. a centré son analyse sur l'appareil administratif qui assura la gestion de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft entre 1911 et 1948 (gestion qu'il caractérise de « management scientifique »). La promenade à

travers les arcanes de cet appareil (orchestré par un président, une assemblée, un sénat, un comité d'administration et enfin par l'administration générale présidée par le directeur général, puis à partir de 1937 par le secrétaire général) aurait pu s'avérer aride si l'auteur n'était pas parvenu à balancer la description des trajectoires individuelles et l'étude de la dimension collective de cet organisme. Poursuivant l'analogie avec la sphère entrepreneuriale, il introduit le terme de « Corporate identity » pour caractériser l'« éthos » collectif qui a marqué de son empreinte la politique scientifique de la Société. Il emprunte alors à la sociologie bourdieusienne la notion d'habitus pour décrire la conviction partagée par ses membres de former une communauté fraternelle confortée par des valeurs communes, en particulier celle de méritocratie.

Cette orientation méthodologique a ainsi l'avantage de mettre en valeur les continuités qui caractérisent la gestion de l'institution entre 1911 et 1948. Soit qu'elles soient dessinées par les trajectoires individuelles – le maintien après-guerre d'Ernst Telschow à la tête de l'administration générale malgré son attitude « complaisante » vis-à-vis du régime national-socialiste. Soit qu'elles résultent de pratiques de gestion qui ont imprimé un profil singulier à l'administration de la Société. En retraçant les réseaux de sociabilité qui reliaient la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft au pouvoir politique, à l'armée, au monde journalistique et surtout à la sphère industrielle, R.H. montre dans quelle mesure les responsables de la Société s'accommodèrent de l'avènement du Régime national-socialiste. Sans marquer de véritable rupture dans l'orientation de sa politique scientifique, ce bouleversement politique lui fut même, sous certains aspects, profitable – on en tiendra pour preuve les innombrables créations d'instituts opérées sous les auspices d'Ernst Telschow à partir de 1937. Le rapport d'analogie que R.H. établit avec le monde de l'entreprise revêt à cet égard une valeur heuristique. La prise en compte des contraintes économiques qui gouvernaient le fonctionnement de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft permet effectivement de mettre en perspective la manière dont la direction de la Société sut tirer parti de l'antisémitisme ambiant – notamment en adoptant une attitude opportuniste et sans élégance vis-à-vis de certains des mécènes juifs qui l'avaient jusqu'alors soutenue.

L'ouvrage de R.R., consacré aux destins et carrières des chercheurs exclus de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft par le régime national-socialiste, fait pendant à celui de R.H.. Après avoir brièvement rappelé dans quelles conditions cette institution fut créée et surtout quelle fut l'incidence des événements politiques de 1933 sur son fonctionnement, l'auteur s'emploie à dresser un « portrait de groupe » de ces chercheurs persécutés qui composaient un ensemble hétéroclite. Présentant parfois de forts écarts générationnels, affichant des convictions religieuses diverses, ces acteurs ne partageaient pas grand-chose, sauf peut-être leur origine bourgeoise. Les conclusions sociologiques de cette analyse révèlent surtout la saignée à laquelle les mesures d'aryanisation et les persécutions politiques soumirent les instituts de recherche de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft : au printemps 1933, pas moins de 21 membres de la Société, soit presque un tiers de ses membres scientifiques et 10 directeurs d'instituts (sur un total de 35), durent quitter leur poste. La lecture du dictionnaire prosographique qui recense 104 des chercheurs victimes de persécution politique ou religieuse est à cet égard édifiante. On y découvre ainsi comment la Société fut amputée de ses meilleures recrues, au premier rang desquelles figure le physicien Albert Einstein. On prend la mesure de l'impuissance des responsables de la Société à s'opposer aux effets dévastateurs de la loi du 7 avril 1933 – illustrée en particulier par la

visite vaine que Max Planck rendit à Hitler le 16 mai 1933 – ou de leur lâcheté – la célébration organisée en 1935 en souvenir du chimiste Fritz Haber fut la seule manifestation de solidarité publique vis-à-vis des collègues exclus. Ces récits de vie décrivent également les drames individuels provoqués par ces exclusions. Ainsi Mathilde Carmen Herz, fille du physicien Heinrich Herz, brillante zoologue employée comme assistante à l'Institut de biologie de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft, émigra à Cambridge en novembre 1935. L'immigration forcée la plongea dans un état profond de crise et de dénuement matériel, si bien qu'elle abandonna définitivement la recherche en 1939/40. Ces récits évoquent également les difficultés propres à l'exil, plus particulièrement les problèmes posés par l'insertion dans de nouveaux contextes institutionnels. Ainsi même un chercheur confirmé comme Lise Meitner fut en proie, à l'Institut de physique expérimentale de Stockholm, à des conditions matérielles précaires.

En abordant l'histoire de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft à travers ces parcours individuels, l'ouvrage de R.R. complète, sinon illustre l'analyse de R.H. qui souligne la passivité, l'impuissance, mais aussi le conformisme de la direction de cette Société sous le IIIe Reich.

Elsa VONAU (IRS – Berlin/Erkner)